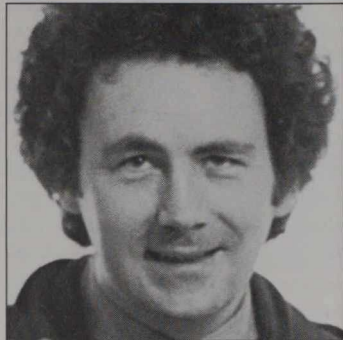


les vieux disques, les vieilles blagues, même les querelles jamais assagies. Architecte, psychiatre, homme d'affaires, avocat ou journaliste, ils semblent avoir tous réussi. Les hommes ont le pouvoir, les femmes semblent libres. Ils sont cependant d'une fragilité étonnante. Il suffit que Tarzan, le mal-dans-sapeau, réclame le jeu de la vérité pour que les rires se brisent et que tous se retrouvent enfants, à chercher le réconfort. Anne-Claire Poirier brosse un portrait ironique et cependant tendre de la génération des années cinquante comme on la voit aujourd'hui au Québec. Des flash-back fréquents, caractéristiques de son style, font revivre la période d'avant la « révolution tranquille » (couvent, processions, actes de foi) sur laquelle se greffent les désirs furtifs de l'adolescence, la vie bourgeoise de province d'après-guerre. « La Quarantaine » marque un tournant dans la carrière du réalisateur. Jusque-là porte-parole des droits de la femme, Anne-Claire Poirier élargit son propos et s'interroge sur la condition de l'intellectuel vieillissant. Comme dans « Mourir à tue-tête » et dans ses films antérieurs, elle a cependant recours à un intermédiaire féminin, une messagère qui commente et analyse les situations dramatiques. Monique Mercure, qui interprète le rôle, est entourée de quelques-uns des meilleurs acteurs québécois. *Vu au Centre culturel canadien, Paris. Produit par l'Office national du film.*

■ **Claude Jutra.** Cinéaste intimiste, même quand il réalise des documentaires, Claude Jutra est l'un des pionniers du cinéma québécois. Il débute en 1947, à dix-sept ans, avec un court-métrage, « Le dément du lac Jean-Jeune », et ne s'arrête plus de tourner, réalisant plus de vingt-sept films, longs et moyens métrages, et marquant ainsi de pierres blanches la production canadienne : « A tout prendre » (1963), « Mon oncle Antoine » (1967), « Kamouraska » (1973). Parfois controversé, comme pour son dernier long

métrage, « Pour le meilleur et pour le pire » (1975), Claude Jutra est cependant reconnu pour la rigueur de son style et le talent avec lequel il fait de n'importe quel sujet une oeuvre personnelle. Le court métrage qu'il consacre en 1959 à Félix Leclerc témoigne de cette ma-



Claude Jutra.

nière. Venu filmer l'artiste chez lui, à la campagne, il théâtralise l'action, transforme son personnage en comédien de pacotille et le fait jouer sur un scénario naïf. Il réalise ainsi un faux documentaire bâti sur une « mise en abîme » où se perdent fiction et réalité, ce qui crée une ambiance en trompe-l'oeil, drôle et amicale, qui évoque sans doute mieux Leclerc qu'un travail plus objectif ne l'aurait fait. On retrouve la même approche dans d'autres documentaires, comme « Le Niger, jeune République » (1961) ou « Québec-U.S.A. » (1962). C'est cependant dans ses oeuvres de fiction que sa sensibilité s'exprime le mieux. Si ses premiers films (« Mouvement perpétuel » ou « Pierrot des bois ») relèvent plutôt du cinéma expérimental des années cinquante, on y apprécie déjà les caractéristiques de sa manière, notamment dans « Kamouraska » (1973), adaptation du roman d'Anne Hébert : le goût de la nature, de la liberté et du bonheur, la pudeur des émotions qu'il suggère. L'art de Jutra ne se limite pas à la mise en scène : comédien, il est souvent son propre interprète et il joue aussi pour d'autres cinéastes, par exemple Norman MacLaren avec qui il réalise « A Chairy Tale » (1957). Jutra travaille beaucoup aujourd'hui pour la télévision anglophone. « Dreamscape » et « By Design » sont ses réalisations les plus mar-

quantes. *Vu à la délégation générale du Québec, Paris.*

## TOURISME

■ **Découvrir le Québec.** Bruno Blociszewski publie « le Québec pratique », guide à l'usage de l'étranger arrivant dans la Belle Province. Après une présentation générale de la région, que l'auteur agrémenté de nombreux encadrés sur des sujets précis et variés comme l'organisation des médias ou le statut de la Québécoise, viennent les principales caractéristiques et centres d'intérêt du Québec, divisé en onze régions et chapitres. Chacun de ceux-ci est accompagné d'un plan, d'une liste d'itinéraires classés par étoiles (une section spéciale est consacrée aux itinéraires vedettes) et d'un « carnet de route » donnant les bonnes adresses pour l'hébergement et le couvert (les ordres de prix et tarifs sont indiqués). L'auteur propose de plus une liste des « grands attraits » à ne pas manquer, parmi lesquels la vie nocturne de Montréal, les îles de la Madeleine et le Vieux Québec. Le « Guide du Québec », lui, publié par les éditions « La Presse » sous la direction de Michel G. Tremblay, n'est pas seulement destiné aux étrangers, mais aussi aux Québécois. Écrit par une équipe de journalistes de tourisme, il a une approche plus littéraire mais plus fouillée qu'un guide traditionnel, puisque chacun traite la région qui lui est la plus chère. Se basant sur la classification de Tourisme-Québec, qu'il ne modifie que pour la Côte Nord, il présente en dix-sept chapitres les régions du Québec : Montréal, Québec, les Laurentides, le Saguenay-Lac Saint-Jean, l'Estrie, l'Abitibi, etc. Les coins reculés mais dignes d'intérêt sont traités au même titre que les régions plus courues. Chaque auteur donne pour sa région une liste d'adresses utiles, des renseignements pratiques (sports, festivals, routes d'accès) et un plan. *Bruno Blociszewski, « le Québec pratique », 384 pages,*

*Solar, Paris 1983. « Le guide du Québec », 430 pages, Editions la Presse, Montréal 1983 (distributeur : Agence centrale du livre, 103 rue Legendre, 75017 Paris).*

## VARIÉTÉS

■ **Johanne Desforges.** Si elle était une boisson, elle serait un soda bien frais. Si elle était une chanson, elle serait une improvisation de jazz à la fois sensible et vigoureuse. Johanne Desforges reprend en général les standards du jazz, mais elle leur imprime un style personnel fait de vitalité, de légèreté et de drôlerie. Très à l'aise dans les tempos enlevés, elle sait interpréter avec sensibilité les ballades et les blues et elle recrée joliment le fameux « These Eyes » rendu célèbre par Billie Holiday. La carrière de Johanne commence en 1966 par le rock'roll. Elle se produit au Canada et aux Etats-



Johanne Desforges.

Unis avec les groupes Easy Meat (1971) et Flesh (1973) avant d'enregistrer son premier disque, en 1975, et de se tailler une solide réputation de vocaliste. Le grand public découvre la jazzwoman Johanne Desforges en 1981, au Festival international de jazz de Montréal, où elle obtient un franc succès grâce à son répertoire étendu, à la qualité de son interprétation, à son dynamisme et au talent de ses musiciens. A Paris, elle était accompagnée par Eric Lagacé, contrebassiste, déjà présent à Montréal. Il y avait aussi Patrice Gala, pianiste, et Jacques Dampierre, batteur, un Canadien qui a longtemps travaillé avec le Vic Vogel Band, groupe